CINÉMA

Une scène de « Froufrou » avec Luise Rayner, Barbara O'Neil et Melwyn Douglas

FROUFROU

Froufrou est à la fois d'histoire tendre et triste d'une jeune femme trop coquette, la résurrection d'une atmosphère et une leçon aussi profitable à l'esprit que le spectacle est plaisant à l'œil.

Peu d'années avant la guerre de Sécession, la vie de la société est à la Nouvelle-Orléans celle de l'ancien régime français.

Après avoir passé quelques années en France, Gilberte et Louise Brigard reviennent avec joie à la plantation familiale. Gilberte, la plus jeune des sœurs est une demoiselle très gaie, très superficielle, qui se laisse facilement conter fleurette. Du matin au soir, le bruissement de ses crinolines de soie et de ses jupons de taffetas lui a valu le gentil surnom de Froufrou.

Plus pondérée, organisée dans son emploie du temps, réfléchie, Louise se réjouit de retrouver son ami Georges Sartoris, important homme de loi qu'elle aime depuis l'enfance ; mais Georges tombe amoureux de la cadette qui accepte de devenir Mme Sartoris, sans s'interroger le moins du monde sur ses sentiments.

Un an après son mariage, Froufrou est devenue très amoureuse de son mari et adore leur fils Georgie ; mais elle est restée un oiseau sans cervelle et charmant. Georges n'y voit encore qu'une qualité ultra-féminine, un agrément de plus, mais cinq ans après, il commence à déchanter. Sa maison est la proie du désordre, Georgie est élevé sans méthode, les domestiques agissent à leur guise et détiennent les clefs. Il est obligé de refuser une mission au Texas, nécessaire à son avancement, parce que Froufrou a peur de s'y ennuyer et qu'il ne peut envisager de partir seul.

Sur ces entrefaites, M. Brigard père s'embarque pour la France. Pendant son absence, Louise surveillera ses affaires, mais les Sartoris en avant autrement besoin pour diriger les leurs, elle vient vivre avec eux. Au début, tout le monde s'en trouve bien. Au bout de quelques mois, Froufrou commence à s'apercevoir que si elle s'est reposée sur autrui des soins domestiques qui incombent à toute femme digne de ce nom, on a pris sa place. L'enfant préfère sa tante ; Georges s'est habitué à ne compter que sur ses décisions.

Se sentant de trop dans son propre foyer, incapable du minime effort qui remettrait les choses à leur place, Froufrou prere s'en aller et s'enfuit dans le Nord avec un ami, André Vallaire. Elle ne peut s'habituer au climat trop froid et tombe malade. Appelée à la Nouvelle-Orléans pour des transactions, elle est la cause de ce que Georges et André se rencontrent et se battent en duel. Gravement blessé, André est amené chez sa mère. Froufrou se retire dans un hôtel du quartier français. Un jour, Louise l'aperçoit à l'église et apprend son adresse où elle persuade Georges de l'aller voir avec Georgie.

La jeune femme sait qu'elle va mourir et accepte comme un dernier et grand bonheur d'être ramenée chez son mari, miséricordieux à ses erreurs. Elle le supplie d'épouser Louise quand elle ne sera plus et ses dernières paroles sont le reflet d'une incorrigible frivolité... « Je voudrais être ensevelie dans la robe avec des boutons de roses que papa m'a rapporté de Paris... »

Le caractère de l'héroïne est situé avec beaucoup de délicatesse et de sensibilité par l'artiste viennoise, désormais Américaine, Luise Rainer. Elle en fait un petit être exquis, au babil léger qui serait une charmante compagnie s'il révélait de temps en temps quelques capacités à la réflexion et au sacrifice. Or, elle s'en montre parfaitement incapable et chacun sait que l'égoïsme est chez une femme un affreux défaut qui dessèche aux yeux du monde sa grâce et sa beauté.

Le scénario ne laisse pas à Froufrou l'entière responsabilité de la catastrophe. Il la fait partager à son mari, lui aussi assez égoïste les premiers temps de son mariage, pour avoir flatté une légèreté qui le séduisait, au lieu de l'orienter vers une saine mise au point à laquelle, l'aimant, elle serait vite venue.

Costumes, décors, vieilles coutumes nègres d'avant la guerre civile contribuent à donner de l'étoffe et de la vérité à ce spectacle.

FEUX DE JOIE

Il est peu de villes en France et peu de pays étrangers qui n'ont pas reçu la visite de Ray Ventura et de ses collégiens ; en tous cas, on pourrait compter les écrans qui n'ont pas, au moins une fois, donné un intermède musical avec ces joyeux garçons. Leur originalité dépasse le cadre de la musique de jazz. Ils sont tous executants de premier ordre, chacun sur deux ou trois instruments et tous mimes et comédiens. Qu'il fasse beau ou mauvais, que le pessimisme semble abattu sur la terre ou que tout marche comme sur des roulettes, l'orchestre Ray Ventura semble inattaquable par ce qui peut lui venir du dehors. Il puise en son homogénéité, en son esprit de corps, la jeunesse, la gaieté, la fantaisie, qu'il dépense sans compter.

On pouvait s'étonner qu'une pareille compagnie n'ait pas encore collaboré en vedette à un grand film dans le genre de la comédie musicale qui fait fureur en Amérique. Voici un oubli réparé. Les collégiens, qui ont un peu grandi depuis qu'ils ont commencé à courir le monde sous ce titre, viennent de nous présenter un spectacle fort agréable, rythmé, familial, avec la participation de René Lefèvre, délicat, excellent timide, et de Micheline Cheirel, pimpante comme un matin à la campagne.

Sous le kiosque la fanfare d'un régiment donne son dernier concert. C'est du « un au jus ».

Quelques semaines plus tard, par un de ces hasards, comme il en arrive au cinéma, quatre ou cinq camarades qui ont repris leurs occupations de civils, se retrouvent nez à nez, assez mécontents, l'un de vendre des lunettes à des grincheux, l'autre de conduire un autobus ou un taxi, l'autre, de poinçonner les billets. Leur passion commune étant la musique et pour vivre heureux la première condition étant d'aimer son métier, ils plaquent le volant ou la boutique pour se regrouper sous la direction du chef, unissant leurs talents, leurs bonnes volontés et leurs dèches. L'un d'eux a un oncle qui possède dans le Midi un hôtel à vendre, que personne n'a encore trouvé le moyen d'exploiter. En route et en selle, car le vélo coûte moins cher que le train !

Le Golf-Hotel apparaît comme une champignonnière. Avant de cirer les planchers, il faut faire la cueillette et ainsi de suite. L'établissement ouvre par un prodige d'astuces, le personnel et la clientèle-aimant destinée à attirer « les clients » étant recrutés parmi les musiciens. Que d'ingéniosité déployée, mais que de déboires récoltés !

Enfin, le public commence à venir. Un concurrent tente de tout bousiller un soir de gala en sciant les pieds des sièges, répandant du fluide glacial et de la poudre à éternuer, lâchant des couples de souris, mais nos amis gagnent quand même brillamment la partie. La direction ne reculant devant aucun sacrifice des spécialistes seront employés à l'office et les copains de régiment resteront à l'orchestre.

Dans les productions américaines, on est souvent frappé par la grande variété des types requis à bon escient. Si, à part une dizaine d'exception, les jeunes premières se ressemblent beaucoup et les jeunes premiers de même, les rôles d'ouvriers, d'artisans, de bûcherons, de trappeurs, de mineurs, de gangsters, ou simplement les figurants, ont des faciès vivants, divers et bien choisis. Cette caractéristique que nous retrouvons dans les orchestres burlesques ou de « ragtime » n'était jamais apparue dans une réalisation française. Se produisant sur scène, les collégiens de Ray Ventura laissaient entrevoir toutes les possibilités cinématographiques que l'on pouvait tirer de leurs créations et de leurs compositions.

Ils nous ont apporté une formule de bon aloi, divertissante, très septième art, et, tandis que le film musical d'outre-Atlantique est en général construit sur une action mièvre et stupide, celle de *Feux de Joie*, bien que loufoque, retentit d'un esprit français et sympathique.

Marcel Vallée et Micheline Cheirel dans « Feux de Joie »

Pour Jean-Pierre AUMONT — — et Corine LUCHAIRE l'année 1938 s'est terminée au studio

A droite, dans ce grand studio glacé, on doit au moins élever une cathédrale à en juger par le nombre de piliers flamboyant et d'ogives en staff qui, petit à petit, sont rassemblés, comme s'ils sortaient d'une boîte de constructions pour bébés de géants. Mais, c'est à gauche que niche l'intérêt. Derrière une façade aux volets clos, par les fentes desquels passe la lumière des sunlights, est aménagé un espèce d'appentis garni au premier plan de sacs d'avoine et de harnais. Sommes-nous chez un cultivateur ? Possible ; en tous cas, on doit boire sec dans cette maison, car les paniers de bouteilles et les tonneaux en perce tiennent bonne place au second plan.

Jean-Pierre Aumont dans « Le déserteur »

Sous l'œil de la camera, Corine Luchaire et Jean-Pierre Aumont répètent une de leurs scènes. Corine a une natte blonde autour de la tête, des jupes de cotonnade descendant jusqu'aux chevilles et un gros tablier de servante. Jean-Pierre porte une barbe de cinq jours, une tenue de soldat bleu horizon, et sur la capote, des éclaboussures de boue blanchâtre disent qu'elle revient de la Champagne crayeuse.

— Monsieur Moguy, je vous prie, est-ce un film de guerre que vous êtes en train de tourner ?

— L'action du *Déserteur* se passe en effet pendant la Grande Guerre, exactement en 1918, mais on n'y verra pas le front. Elle a ceci de caractéristique, qu'elle tient en une heure et demie, exactement, le temps de la projection. Le spectateur la vivra comme une réalité.

— Puis-je avoir un aperçu du scénario ?

— Une seconde, je vous prie, l'opérateur m'attend...

La seconde devient un quart d'heure pendant lequel Jean-Pierre assure Corine de son amour, tandis qu'elle le persuade de sa bonne étoile. Finalement, la jeune fille ayant un détail de maquillage à refaire, elle obtient dix minutes pour regagner sa loge. J'en profite pour demander quelques éclaircissements au combattant.

— Etes-vous vraiment déserteur ?

— Non, mais changeant de secteur, je passe à proximité de mon village. Un raid d'avions a coupé la voie. Nous en avons pour une heure et demie à attendre qu'elle soit réparée. Un sous-officier me donne la clef des champs, en me faisant jurer que je serais revenu au train avant son départ. Je jure et je m'élance. Chez mes parents, plus de fiancée. Ma mère m'apprend qu'elle est partie. Mon père précise qu'elle est placée comme serveuse chez un gargotier du village. Je l'y trouve en effet. C'est la scène que nous sommes en train de tourner et je découvre que ma mère interceptait nos lettres, espérant ainsi que nous nous oublierions l'un l'autre et que mon mariage n'aurait pas lieu.

Si vous êtes encore ici dans une heure, vous assisterez à la bagarre qui nous met aux prises, le gargotier et moi...

— C'est à croire que vous l'avez déjà répétée, car vous portez la fourragère sous le bras.

— L'anxiété m'a rendu nerveux et je me suis habillé un peu hâtivement pour courir à la recherche de la petite.

— Vous gagnez dans le pugilat ?

— C'est le bon Dieu qui le gagne. Un raid d'avions bombarde à nouveau le pays. L'auberge est détruite avec son tenancier.

— Qui ennuyait Corine...

— On ne peut rien vous cacher. Et après des explications avec les vieux, je tiens ma promesse et rejoins la compagnie. Comme on est en été 18, il y a quelques chances pour que je m'en sorte.

Le spectateur rentrera chez lui rassuré sur le sort futur des amoureux.

— En somme, plus qu'un film de guerre, *Le Déserteur* est un drame de la terre ?

— Oui, le développement crucial sera chez ces vieux paysans, qui rêvent pour leur fils unique un beau parti et qui ne pensent pas, surtout la mère, qu'en l'écartant injustement de celle qu'il aime, ils peuvent l'envoyer à la mort par désespoir.

— Par qui sont tenus ces rôles ?

— Delmont si fin dans toutes ses réalisations de Pagnol, et Berthe Bovy. La distribution compte aussi Aimos et...

— Jean-Pierre, en place, nous recommençons, annonce Léonide Moguy.

— Aimos et qui ? A ma question, partie dans le vide, répond un impérieux « silence ». Mais quelqu'un se penche vers mon oreille :

— Et Bibi, pour vous servir.

Je regarde, c'est Bergeron.

L'interprétation est de qualité et le metteur en scène a déjà fait ses preuves.

Delmont dans « Le déserteur »

LA POLICE DE LA MER AUX ÉTATS-UNIS

La dernière édition de « La Marche du Temps » est entièrement consacrée au corps des garde-côtes des Etats-Unis. Refaisant l'histoire de cette police de la mer, on nous montre comment il existe actuellement un mouvement pour mettre fin à l'indépendance qu'elle garde depuis sa création en 1790 et pour incorporer ses trois cents navires et ses dix mille hommes dans la marine de guerre.

Les garde-côtes ont pour principale mission de protéger les vies et les biens sur chaque mille des frontières maritimes et des eaux territoriales américaines. Ils disposent d'hydravions spécialement construits à leur intention et de navires rapides capables de tenir la mer par gros temps. Ils montent, au large, une garde attentive, prêts à répondre au premier appel de détresse. Les nations maritimes du monde entier leur ont confié la mission de repérer les icebergs qui menacent les navires sur les routes de l'Atlantique-Nord, et ils patrouillent inlassablement à six cents milles au nord de la Nouvelle-Ecosse. Ils organisent les secours lorsque se produisent ces terribles inondations qui dévastent des Etats entiers.

En même temps que cette œuvre de solidarité se poursuit, l'autre mission des garde-côtes : traquer les criminels de la mer.

« La Marche du Temps » fait entrer les spectateurs dans les bureaux de l'Intelligence Service des garde-côtes où on lutte contre la contrebande des armes qui prend aux Etats-Unis un développement effrayant. Jour et nuit, les radios sont à l'écoute pour découvrir l'indice capable de trahir un contrebandier, le message chiffré d'origine inconnue.

Dans cette besogne difficile, les garde-côtes rencontrent nombre de vieilles connaissances, car ce sont pour la plupart d'anciens « bootleggers » qui se sont mis à faire un autre trafic rémunérateur en rapport avec leurs aptitudes. Les G.-Men de la mer se mettent en mouvent ; leurs agents secrets surveillent les suspects ; leurs avions, leurs navires sont prêts à cerner le bateau des contrebandiers aussitôt que l'on aura la preuve indéniable qu'il se dirige chargé d'armes, vers un port étranger, en violation de la loi américaine de neutralité. Bientôt, les coupables sont arrêtés, livrés aux cours fédérales.

C'est à New-London, dans l'Etat de Connecticut, que se trouve l'école des garde-côtes. Les élèves doivent y passer quatre années, travaillant à terre et sur mer. Au terme de ces quatre années, ils reçoivent deux parchemins : un brevet d'enseigne des garde-côtes et un diplôme. Désormais, avec ses grandeurs et ses peines, la mer sera leur domaine.

Marguerite Moreno, Edwige Feuillère et Jean Murat dans « J'étais une aventurière »

J'ÉTAIS UNE AVENTURIÈRE

Dans une brillante réception londonienne, la comtesse Vera Wronsky fait sensation. Jeune, belle, élégante, elle porte un pendentif qui attire l'attention de tout le monde et spécialement d'un expert, qui serait prêt à en donner 5.000 livres. L'industriel Rutherford pense qu'une dame russe ruinée serait peut-être heureuse de lui abandonner le joyau pour un peu moins...

— Chère Madame, je vous en offre 500 livres... 1.000 livres.

— Mais, il est faux, réplique-t-elle ce soir-là, le lendemain et le surlendemain.

Enfin, elle finit pas se laisser convaincre de la négociation, uniquement pour satisfaire un caprice de l'industriel, auquel elle réclame la signature d'un petit papier déclarant en effet le bijou faux. Dix minutes plus tard, l'expert confirme le fait.

Vera Wronsky est Russe, d'authentique noblesse, mais aventurière. La révolution dans son pays l'a ruinée et, pour vivre dans les palaces, les casinos, les trains de luxe, elle est devenu la complice d'un homme astucieux, sans scrupules : Desormeaux, et d'un pickpocket, supérieurement adroit : Paulo.

Après l'Angleterre, le trio va escroquer à Vienne ; Vera, toujours enjôleuse et grande dame ; Desormeaux, théoricien ; Paulo, technicien ; et après Vienne sur la Côte d'Azur.

Comme victime, Desormeaux a désigné Glorin, qui s'avère conquête facile. Mais Glorin n'est pas sans attrait. Et la voici amoureuse et refusant à ses associés sa collaboration. Il filent seuls sur Budapest sans plus s'occuper d'elle, qu'ils comptent bien revoir quand les fonds seront en baisse. Or, ils ne se revoient qu'à Paris un an plus tard. Vera est devenue Mme Glorin. Se gardant bien de le dire à ses anciens partenaires, elle leur monte un vaste bluff et se fait arrêter à leur nez et à leur barbe par de faux policiers.

Elle voudrait pouvoir tout avouer à son mari, ce qui arrangerait les choses, mais elle n'ose, craignant de perdre son bonheur. Peut-être aussi que ses anciens complices vont la laisser tranquille ?

Pas à si bon compte. Les voici débarquant pour le week-end dans la propriété des Glorin et se faisant passer pour des cousins de Vera. La première nuit, les bijoux des invités sont cambriolés. Les compères prennent la fuite. Mis au courant en deux minutes, Glorin entraîne sa femme à leur poursuite. Panne d'essence ; grand silence lourd ; n'empêche qu'il a pardonné.

Au matin, croyant rentrer bredouilles, ils entendent la voix de Paulo qui, pris de remords a rapporté son butin.

J'étais une Aventurière est un compromis entre le film policier et la comédie américaine. C'est un passe-temps léger qui nous fait voyager dans une atmosphère ingénieuse et vive qu'il est impossible de prendre au sérieux. Ce film de Raymond Bernard, de style aristocratique et d'interprétation parfaite, ferait penser à *Désir*, tourné, il y a deux ans, par Marlène Dietrich et Gary Cooper. C'est une page de mouvement et d'ironie inconciliable avec la réalité, mais traitée sur un ton où l'originalité côtoie le classique. Ainsi, Vera mariée arrive, sans le concours de son mari, à faire croire à ses anciens partenaires qu'elle habite jour et nuit un palace dans le genre du Crillon où ils s'installent eux-mêmes.

Edwige Feuillère est superbe ; elle dit juste et joue en parfaite comédienne. Je vois en elle notre Claudette Colbert. Pourquoi ne lui donne-t-on pas plus souvent l'occasion de nous charmer ? Actuellement, le cinéma français s'occupe des vedettes de dix-huit ou dix-neuf ans. C'est très bien de chercher des talents neufs, mais à cet âge-là, on manque encore — heureusement — de métier.

La distribution de *J'étais une Aventurière* est triée sur le volet. Jean Max à la morgue solide d'un escroc plein de confiance en soi ; Jean Murat, le charme bien français qui lui est habituel. Moreno n'a qu'une apparition de douairière autoritaire, et Jean Tissier campe un pickpocket qui, loin d'inquiéter, amuse.

Une nouvelle vedette américaine ?

Les publicistes américains sont vraiment des gens bien insouciants. Ils découvrent ce qui a déjà été découvert par leurs prédécesseurs sans mettre pour cela le moindre frein à leur orgueil ou abandonner une bribe de leur vanité de novateurs imbattables !

C'est ainsi qu'ils viennent de « découvrir » Nancy Kelly dans *Les patrouilleurs de la mer*. Mieux vaut tard que jamais pour s'apercevoir d'un talent ou d'un joli visage... Nancy Kelly a déjà tourné dans cinquante-deux films et, à cinq ans, elle était l'enfant la plus photographiée d'Amérique, ce qui constitue un titre enviable. Car si outre-Atlantique, on peut affronter de nombreuses compétitions dans l'espoir de les gagner, les lauriers ne sont pas tous aussi flatteurs.

Nancy Kelly débuta donc dans la vie par un coup d'éclat. A quatre ans, elle gagna le titre du « plus beau bébé ». Et la publicité s'empara de son visage. On ne savait plus ouvrir un illustré de l'époque, ni lire son journal sans rencontrer le sourire espiègle et séducteur de l'innocente Nancy, conviant les mamans à donner à leurs progénitures certaine huile de foie de morue savoureuse comme du chocolat, à les laver au savon X sans potasse et à les nourrir avec les céréales Z...

L'œil de faucon des pontifs du cinéma ne pouvait ne pas apercevoir son effigie. Publicité toute lancée. Pourquoi ne pas l'utiliser ?... Et Nancy travailla donc pour diverses firmes.

Et la radio de profiter de l'aubaine. Tout ce que l'on ne saurait pas voir, mais entendre, y est transposé. Ceci demeurera jusqu'à la vulgarisation de la télévision.

Trouver le temps de s'instruire fut pour Nancy un problème. Elle abandonna pendant quelques mois son gagne-pain et celui de ses parents, pour apprendre des rudiments absolument nécessaires d'arithmétique, d'histoire et de géographie. Puis le stade de l'âge ingrat franchi, la jouvencelle anguleuse étant devenue en tous points harmonieuse, elle monta sur les planches. Est-ce la faute de sa ligne, de son sourire, de son talent ? Peu importe le moyen, mais elle fut illico sacrée vedette et coup sur coup tourna plusieurs films.

Nancy Kelly